

D'entrée de jeu cette note nous semble manquer son enjeu par la mise en avant première de ce qui constituerait un processus historique dans lequel l'imagination serait elle-même un élément de ce processus historique, le premier moment du « triptyque ». Une hypothèse qui ne nous paraît guère probante.

En effet, nous pensons que l'imagination n'est pas un « moment historique », mais une faculté humaine générale ; par exemple, le rêve par un « primitif » d'un oiseau peut correspondre à celui d'un avion chez un « moderne ». Bref, nous la considérons comme un élément constitutif de notre être générique. Tu le reconnais d'ailleurs plus loin dans un autre langage quand tu mentionnes ce qui serait la dimension anthropologique de l'imagination dès l'émergence du genre humain. Mais cela n'est visiblement pas une évidence pour toi, puisque tu cherche par ailleurs des occurrences historiques qui remonteraient au XII<sup>e</sup> siècle ! De fait, tu réduis là encore l'imagination à un processus et la définition que tu donnes de l'imagination est finalement sociologique ou socio-culturelle et comme elle est historisée tu penses en dévoiler le caractère politique, alors que tu manques justement la dimension « d'excès de sens » pour parler comme Adorno, qu'elle contient.

On retrouve ici un différend de même nature que celui rencontré à propos de « l'aliénation initiale » dans le n° 21 de la revue.

Si nous voulons distinguer cette constante (l'imagination) de la notion d'imaginaire, faut-il encore définir ce dernier, ce que tu ne fais pas. Pour nous, c'est l'état collectif et social de l'imagination à un moment donné par un groupe social donné. Il s'agit là d'un imaginaire social. Soit un ensemble de représentations (mot que tu n'emploies pas) ou de significations (terme que tu n'emploies pas plus parce qu'ils réfèrent à Castoriadis on suppose) qui font sens dans une époque aussi bien pour les dominants que pour les dominés. Ainsi, « l'imaginaire médiéval » de Le Goff s'agissant d'une étude historique est tout-à-fait approprié. Quant à B. Pasobrola puisque tu le cites, il parlait d'un « imaginaire de la rationalité » auquel tu opposais un « imaginaire du nihilisme », les deux étant des opérateurs de la dynamique du capital. (lettre à BP du 24/09/2014)<sup>1</sup>.

L'imaginaire n'est donc pas une déclinaison de l'imagination puisque cette dernière peut émerger d'un imaginaire, par exemple quand les prémisses de la révolution française contiennent et expriment bien entendu « l'imaginaire de l'Ancien régime », mais que celui-ci rentre en crise et laisse des marges et même tout un champ possible pour une première forme « d'imagination au pouvoir ». L'histoire « en marche » est en effet création de significations qui ne sont pas réductibles à des déterminations objectives, sans être pour autant arbitraires. On pourrait prendre ici encore l'exemple de la Révolution française et la séquence qui coure de l'acceptation par le Roi de la Constitution de 1791 à sa mise à mort

pendant laquelle la révolution bascule dans l'imaginaire républicain<sup>2</sup>.

Tu le reconnais d'ailleurs quand tu dis que, « dans des circonstances déterminées, l'imagination élargit et approfondit la pratique ». C'est donc ta notion « d'autonomisation » qui est sur ce point contestable. Sur ce point, parce que si cette notion nous a bien servi pour historiciser des transformations du capital (l'autonomisation de la valeur), elle n'est pas pertinente pour parler de ce qui relève du transhistorique et de toute façon elle est souvent employée de façon abusive, y compris chez Castoriadis quand il parle « d'autonomisation de l'imaginaire » pour décrire l'aliénation.

L'emploi inconsidéré et très fréquent du terme « imaginaire » n'a fait que se développer depuis. C'est effectivement d'abord un ravalement de l'imagination à l'imaginaire (représentation collective d'une époque), ensuite à des imaginaires dans lesquels l'individu intègre le social à partir de sa particularité, d'où l'importance du pluriel, enfin à une imagerie qui est une image stéréotypée. C'est l'individualisation close d'une faculté humaine universelle, y compris close sur un groupe identitaire dans lequel se perd ce qui est commun. Mais ces imageries sont elles-mêmes présentes dès les premières formes de société ; elles sont en rapport de dépendance ou en conflit avec les représentations religieuses. Elles ne sont donc pas strictement contemporaines ; simplement, l'intelligence artificielle et la technologie tendent à multiplier ces imageries, dans une virtualisation des activités humaines. Mais pour nous cette totalisation n'est qu'une tendance en cours qui peut être contredite exemple, le métavers (un monde de fiction<sup>3</sup>) s'implante difficilement comme l'indique la crise de son financement et les critiques qui se font jour contre les « innovations toxiques ». Certes la conquête de nouveaux espaces fait partie de ce qu'on peut appeler l'aventure humaine, mais elle n'est pas inscrite dans des données temporelles précises. Ainsi, la conquête de l'espace des années 1960 s'est ralentie avant que Musk ne la relance et plus près de nous, il y a une vingtaine d'années, l'échec du jeu virtuel *Second Life* montre qu'il n'y a rien d'automatique dans ce processus.

Le développement du télé-travail est lui aussi contredit et surtout, comme tu le reconnais d'ailleurs s'il n'y a pas d'imaginaire Gilets jaunes, c'est bien parce qu'il y a encore du réel et non pas que du virtuel. C'est d'ailleurs en cela qu'il y a eu, à cette occasion, une divine surprise. Dans un autre domaine, la difficulté actuelle dans les rapports hommes/femmes est bien de l'ordre du réel et la virtualisation qu'en donnent les sites de rencontre ne détruit pas ce réel, mais au contraire lui donne consistance en creux en replaçant au centre les rapports de sexe individualisés. Les imaginaires particularistes et nomades viennent se briser sur ces mêmes déterminations du réel. Par exemple, la prise d'importance si ce n'est de pouvoir des personnes transgenres dans les milieux homosexuels provient en grande partie de la priorité

absolue qui est donnée non pas à un imaginaire particulier, mais à leur identité sexuelle quasi biologique (« on ne devient pas transgenre, mais on l'est » pour paraphraser en l'inversant la formule de Simone de Beauvoir). En cela, nous pouvons dire que les identités nomades de Butler et leur imaginaire prétendument transgressif des cultures dominantes sont ramenés au « réel<sup>4</sup> ».

Laurent et J.Wajnsztein le 20 novembre 2022

1. Dans ces échanges, BP tentait de définir les deux notions : « [...] La notion d'imaginaire dépasse largement celle d'imagination. La fonction psychique que l'on nomme « imagination » et que l'on réduit parfois au rêve, ou à la songerie, au roman ou à la poésie, est une donnée héritée de la psychologie populaire et du sens commun. Si on l'emploie, il faut donc préciser le sens qu'on lui donne. Il en est de même de l' « imaginaire » qui, dans son sens commun, signifie « créé par l'imagination », donc inexistant dans le « réel », le « vrai », l' « objectif »... Il va de soi que le sens de ce mot a été élargi dans le domaine psychologique par la psychanalyse et dans le domaine social par certains théoriciens, Castoriadis en particulier. L'imaginaire social n'est pas réductible pour ce dernier à l'activité imaginative, mais regroupe les significations qui touchent aussi au domaine du « réel », en particulier du fonctionnel. C'est pourquoi la distinction qu'établit Jacques G. entre « l'imaginaire positif de la rationalisation » et « l'imaginaire négatif du nihilisme » revient à séparer le domaine des réalisations « rassurantes » de la raison, et les peurs « nihilistes » suscitées par l'imagination. Si j'avais à choisir, j'inverserais plutôt ce rapport ! Freud, par exemple, ne disait-il pas que la fonction du rêve est de « rassurer » ? Et les propagandistes catastrophistes ne s'adressent-ils pas en premier lieu à notre 'raison' ? » [↔]
2. Le salut public, le « glaive par la loi », la patrie en danger, la Marseillaise, les arbres de la liberté, la fraternité des fédérés, la liberté comme mode d'existence politique, la Concorde sont des éléments de cet imaginaire. [↔]
3. Pour être précis, rappelons que le métavers vise un univers qui devrait dépasser tous les autres. Un méta-univers, ou métavers, pour reprendre le terme forgé par l'auteur américain de science-fiction Neal Stephenson. Un monde numérique où nous pourrions tous nous projeter, avec une liberté impossible dans le monde physique – changer instantanément d'apparence, voyager à la vitesse de la lumière, vivre des vies à l'infini. [↔]
4. Cf. Frans de Waal, *Différents. Le genre vu par un primatologue* et entretien dans *Libération* le 2 novembre. [↔]